

UNE RÉPUBLIQUE DE PIRATES

Avant même la fondation de Carthage qui est du ix^e siècle avant l'ère chrétienne, les hardis navigateurs qu'étaient les Phéniciens avaient déjà franchi le détroit de Gibraltar, appelé alors les colonnes d'Hercule, et essayé de trafiquer avec les peuplades du littoral de la côte occidentale du Maroc. Ne connaissant pas la langue des indigènes, ils procédaient pour les échanges d'une façon singulière. Ils débarquaient leurs marchandises diverses et le sel, alors denrée précieuse, sur certains points du littoral abordables, puis regagnaient leurs navires et attendaient; les indigènes arrivaient, reconnaissaient les marchandises, les estimaient, plaçaient à côté un tas de poudre d'or puis se retiraient à leur tour; les marchands revenaient et si le tas de poudre d'or leur paraissait suffisant, l'emportaient et s'embarquaient; l'affaire était terminée; si le tas ne leur paraissait pas suffisant, ils ne touchaient ni à l'or, ni aux marchandises, et se retiraient en attendant que les indigènes vinssent grossir le tas.

Les Phéniciens fondèrent plusieurs comptoirs d'une durée inconnue et il faut arriver au grand voyage du Carthaginois Han non, connu sous le nom de périple d'Hannon, pour avoir des données précises sur ce que fut, à cette époque lointaine, une sérieuse reconnaissance de la côte marocaine. Le voyage d'Hannon constitua une véritable expédition maritime, d'une portée géographique et commerciale considérables, car il eut, pour conséquence, l'entrée du Maroc dans les limites du monde connu d'alors.

« Après avoir franchi les colonnes (le détroit de Gibraltar) et navigué au delà pendant dix jours, raconte l'amiral carthaginois, dans son périple qui s'effectua vers l'an 470 avant notre ère, et navigué au delà pendant deux jours, nous fondâmes la première ville que nous nommâmes Thymiathérium; une grande plaine s'étendait aux environs; de là nous naviguâmes à l'ouest. »

« Il suffit de regarder une carte des côtes du Maroc, dit Vivien de Saint-Martin, dans son remarquable ouvrage, *L'Afrique, du Nord dans l'antiquité*, pour voir que cette indication précise d'une direction, prise à l'ouest, n'est vraie qu'à partir du Bourragrag. »

Le site de Thymiathérium a dû être donc à l'embouchure du

Bou-Regreg, dans l'emplacement de Sla ou de Rabat. La ville existait encore au iv^e siècle avant l'ère chrétienne, car elle est mentionnée dans le « périple de Scylax », mais il n'en est plus question, ni dans Polybe, ni dans aucun autre document de l'époque romaine : fut-elle détruite ? changea-t-elle de nom ? ou devint-elle une bourgade misérable et sans importance ? Nous l'ignorons, et il est probable que nous l'ignorons toujours.

On retrouve plus tard une ville, appelée Sala, que les Romains, dans leurs explorations le long de la côte Atlantique, après la défaite de Carthage, fondèrent à l'embouchure du Bou-Regreg, mais Sala n'était pas l'ancêtre de la ville berbère Sla, notre Salé d'aujourd'hui.

Sala occupait l'emplacement des ruines actuelles de Chellah qui se dressent, pittoresques, sur la rive gauche du Bou-Regreg, au flanc d'un coteau.

Les anciens auteurs, comme Edrisi, comme Léon l'Africain, sont d'accord sur ce point et cet accord se retrouve parmi les voyageurs modernes. Tissot nous rapporte, d'après Léon l'Africain, que les colons aisés de Sala venaient passer l'été dans des villas au bord de la mer sur l'emplacement du Salé d'aujourd'hui.

Cette résidence d'été que les Romains appelèrent « Sala la nouvelle » finit par constituer peut-être sur les restes de l'ancienne colonie carthaginoise et sûrement avec des apports berbères ou autres, une véritable cité maritime qui survécut à Sala (Chellah) et que les habitants continuèrent d'appeler par contraction S'la : cela n'a rien de surprenant, et nous verrons plus loin comment Rabat fut appelée Salé le neuf, au commencement du xvii^e siècle.

Pour en finir avec l'ancien Sala (Chellah) nous dirons que c'était la dernière ville romaine de la Mauritanie occidentale et que le dernier poste romain se trouvait à 16 milles au delà de Salé en un point appelé Ad mercurios.

Le médecin principal Bernard, ancien médecin de région, à Rabat, m'a montré, un jour, au cours d'une promenade, une sorte de rectangle de moellons uniformes et noircis par l'âge, sur le monticule, entre la source d'Aïn-R'boula et celle d'Aïn-Attik qui alimentent toutes les deux Rabat: ce seraient peut-être là les vestiges de ce dernier poste???

Chellah, l'ancienne Sala romaine, dont nous ne voyons que des

ruines, eut des fortunes diverses : elle fut, dit-on, détruite par les Portugais, d'après l'auteur d'un ouvrage espagnol « de Maruecos » qui cite même le chef de l'expédition, Jacob de Lamtouna, puis rebâtie par le sultan Almohade Yacoub El Mansour, ensuite abandonnée et ravagée peut-être, au cours des guerres dynastiques, pour devenir enfin la nécropole des sultans merinides, entourée comme de satellites des marabouts sacrés que les habitants de Rabat honorent d'un culte particulier.

*

Salé est donc une ville de haute antiquité, peut-être contemporaine des Carthaginois, plus tard station romaine, faubourg de Sala, puis ville berbère.

Elle eut des fortunes diverses. Sa position exceptionnelle à l'embouchure d'un fleuve entre le Maroc Nord et le Maroc Sud; attira sur elle l'attention des sultans successifs.

Elle fut ainsi souvent le siège de grandes concentrations de contingents pour des expéditions intérieures au cours des luttes interdynastiques; c'est de Salé que partirent aussi quelques-unes des grandes expéditions en territoire espagnol, et dans la longue et fastidieuse chronique des guerres berbères, le nom de Salé revient comme un leit-motif.

Salé prit une importance assez considérable vers le milieu du X^e siècle ; elle fut, en effet, le boulevard de la dynastie Irénide, les Beni Iren, branche de l'antique tribu des Zenata.

Vers 1197, l'émir Almohade Yacoub El Mansour fonda Rabat, au pied de la citadelle sise sur le promontoire de la rive gauche du Bou-Rcgreg et qui portait déjà le nom de R'bat el Fath, couvent (fortifié) de la victoire. Ce R'bat el Fath est cité chez les chroniqueurs comme Ibn Khaldoun, par exemple, antérieurement à l'arrivée au pouvoir de la dynastie almohade. Yacoub el Mansour détermina remplacement de la ville et encercla ses limites d'une enceinte fortifiée en même temps qu'il faisait élever l'énorme mosquée dont la tour Hassan reste une des remarquables reliques. Rabat fut le point d'appui des Almohades, en face de Salé, qu'occupaient les Beni Mérin.

Après la chute des Almohades, Rabat, née de b veille, n'a plus d'histoire, et Salé reste au premier plan. Avec l'arrivée des chérifs saadiens, deuxième moitié du xvi^e siècle, Rabat se con-

fond même avec Salé, et fort probablement les deux villes jumelles eurent un même pacha.

Mais ce n'est pas **1** ce passé rapidement et incomplètement exhumé que Rabat-Salé, Salé surtout, a dû son renom européen. Ce passé n'est pas plus intéressant que celui d'autres comptoirs phéniciens, carthaginois ou romains, qui devinrent des cités probablement heureuses puisqu'elles n'eurent pas d'histoire.

Salé sort brusquement des brumes du passé au commencement du xvii^e siècle et acquiert un renom sinistre tel que n'en eut jamais un autre point quelconque des côtes barbaresques, si ce n'est Alger, un peu plus tard, et, aujourd'hui encore, Salé a le triste honneur de résumer tout un passé de piraterie, dont les côtes de Barbarie furent le théâtre pendant près de trois siècles, et on dit couramment : Salé la ville des pirates.

Salé ne mérite « ni cet excès d'honneur, ni cette indignité ». Avant l'ordonnance de bannissement prise par Philippe III au commencement du xviii^e siècle, et qui eut pour l'Espagne des conséquences tout aussi fâcheuses que la révocation de l'édit de Nantes chez nous, on peut affirmer que Salé n'existait pas comme port de pirates, et cependant la piraterie sévissait sur les côtes d'Espagne et du Maroc, et les galions espagnols revenant des Indes en savaient quelque chose.

En réalité, des forbans de toute nationalité avaient cherché refuge dans quelques-unes de ces baies si inhospitalières de la côte marocaine.

Ils s'étaient imposés par leur audace aux populations riveraines qui les toléraient ; il avait fini par s'établir, entre ces populations et eux, une sorte de lâche complicité que la vente facile et à bon compte des marchandises volées et le commerce encore plus lucratif des captifs, rendus comme esclaves, avaient contribué à consolider. Deux de ces havres étaient surtout renommés, l'eddalah et El-Mnmoia qui devait occuper l'emplacement de Méhédya, à l'embouchure du Sebou.

Les pirates de haute mer surveillaient la route des Indes occidentales, se lançaient à l'abordage des lourds galions chargés de toutes sortes de produits, mettaient à rançon ou emmenaient en esclavage les passagers et ce qui restait de l'équipage, et soutenaient, parfois, contre les navires de la marine royale, des combats sanglants. Et c'est ainsi, qu'au cours du xviii^e siècle, les côtes de la Berbérie occidentale acquirent ce renom sinistre que leur

valut l'entrepreneuse audace de cette tourbe de forbans internationaux.

L'édit de Philippe III qui chassait d'Espagne tous ceux qui ne voulurent pas abjurer l'islamisme eut pour conséquence l'exode de milliers de familles qui vinrent chercher asile sur les côtes de l'Afrique du Nord et toute une colonie d'Andalous vint se fixer à Rabat. Ils y apportèrent la civilisation du Midi de l'Espagne et la haine de tout ce qui était espagnol. De là, à la piraterie, comme juste et impitoyable revanche, il n'y avait qu'un pas et ils le franchirent, et les navires de commerce espagnols n'eurent pas de pires ennemis que les Rabati d'alors. Ils acceptèrent les pachas que leur envoyèrent les sultans de l'époque, mais ces pachas, enfermés dans la Casbah, n'avaient qu'une autorité nominale et précaire. Puis un second flot d'arrivants vint grossir les Andalous, ce fut les Homacheros, originaires surtout de l'Estramadure, plus combatifs et plus orgueilleux encore que les Andalous.

La cité devint bientôt trop petite, des querelles intestines éclatèrent et les Homacheros, pour assurer leur maîtrise sur la cité contre les Andalous, n'hésitèrent pas à appeler, d'un peu partout, les « moriscos » ou réfugiés d'Espagne ; ils chassèrent le pacha, agrandirent la ville qui fut appelée Salé le neuf, pour la distinguer de Salé le vieux de la rive droite et s'organisèrent : ce fut la République des Pirates, avec un divan ou assemblée de notables que l'Europe dut bel et bien reconnaître, chez laquelle elle envoya des missions officielles et qui traita avec les États de Hollande, l'Angleterre, même avec la France de Richelieu. Donc Salé entra dans l'histoire moderne, non pas le Salé que nous connaissons aujourd'hui, mais bien Rabat ou Salé le neuf, et la réputation de Salé est une réputation usurpée.

La République des Pirates eut son heure de célébrité mondiale : la France essaya à plusieurs reprises, en négociant des rachats d'esclaves, en se faisant l'habile intermédiaire entre la République et le sultan de l'époque, de s'assurer sa neutralité ; les Pays-Bas recherchèrent son alliance contre les Espagnols. L'Espagne resta l'ennemie.

Les rapports des capitaines français de l'époque parlent de vaisseaux de Salé de deux cents tonneaux, armés de vingt pièces de canon et montés par quatre-vingts hommes d'équipage ; mais malgré leurs richesses, les pirates de Salé le neuf ne poussèrent

pas bien loin l'industrie du bâtiment de guerre. Ils étaient avides de piller, avides de jouir, mais ne connurent jamais l'organisation du travail, l'amélioration de leur outillage.

Un capitaine français, le capitaine Foucque, écrit en 1609 dans un de ses rapports : *a* Toutes leurs richesses ne pourraient achever une galère, si ce n'est par la faveur et l'intelligence qu'ils ont avec leurs pensionnaires confédérés* et associez qui leur envoient le bois, les charpentiers, les masts, les avirons ou rames, le fer, les clous, les chaînes toutes faites pour enfermer les chrétiens. »

Ce qu'il y a de plus remarquable, en effet, dans l'histoire de cette république, c'est qu'elle trouva les plus extraordinaires complicités et que la piraterie devint une sorte de société en commandite dont les représentants les plus notoires furent des juifs qui faisaient la navette entre la Hollande et le Maroc, et furent les courtiers de cette industrie d'un nouveau genre. Ils achetaient, pour le compte des pirates de Salé, qui payaient sans marchander et étaient considérés comme des clients sinon très recommandables, du moins comme très productifs.

Nous citerons un fait, entre mille, pour montrer l'importance de Salé dans les préoccupations des États de Hollande. En 1635, deux capitaines hollandais, après avoir capturé deux navires de Salé, commandés par deux rai's (capitaines de navire) importants, avaient vendu en Galice un grand nombre d'hommes d'équipage et ramené aux Pays-Bas les deux capitaines prisonniers avec plusieurs de leurs compagnons.

A la requête d'un certain David Pallache qui était à l'époque tantôt l'homme d'affaires du sultan, tantôt celui des Pays-Bas, tantôt celui des Salétins et qui est mêlé à toutes les négociations, le divan de Salé présenta une requête aux États qui ordonnèrent l'emprisonnement des deux capitaines hollandais, la mise en liberté immédiate des deux rai's et de leurs compagnons, et le paiement aux susdits Salétins de cinq cents florins en dédommagement des pertes qu'ils avaient éprouvées.

Salé gênait tellement les pêcheurs de Terrc-N'euve qu'il fut question en France, au commencement du règne de **Louis XIII**, d'assurer tous les ans la sécurité de cette pêche par l'envoi d'une forte escadrille de garde devant Salé, pour empêcher la sortie des pirates, pendant la période de pêche.

Mais le vieux Salé, le Salé d'aujourd'hui, m'objectera-t-on,

n'était pas resté neutre et inactif au moment où Rabat se transformait en république et organisait la guerre de course? Je n'hésite pas à croire que les Rabati durent trouver, à Salé, des complices, des ressources, des engagés; les Berbères étaient trop amateurs de pillage pour laisser passer pareille occasion.

L'accord ne fut pas toujours parfait, loin de là, et un vendredi, raconte un chroniqueur de l'époque, pendant que les hommes du vieux Salé étaient dans les mosquées, les Rabati essayèrent un coup de main sur Salé pour piller les maisons et enlever les femmes et les esclaves des bourgeois du vieux Salé. Fort heureusement, l'alarme fut donnée à temps et les Rabati durent repasser le fleuve en désordre.

Cependant, vers 1637, un puissant chérif, EI-Ayachi, appelé par les Hornacheros de Salé le neuf qui avaient réclamé son aide contre les Andalous, redevenus maîtres de la Casbah et dont l'insolent autoritarisme ne connaissait plus de bornes, voulut essayer, à la faveur de cette guerre civile, d'en finir avec Salé et faillit réussir.

Les Andalous ne s'en tirèrent qu'en acceptant la suzeraineté du sultan d'alors, Moulay el Ouadid, en accueillant le pacha qu'il leur envoya et en faisant leur paix avec les Hornacheros.

Une fois le danger passé, la République des Pirates secoua le joug, mais les jours de son indépendance étaient comptés; menacée à nouveau par EI-Ayachi, elle appela à son secours les Dilaïtes dont la Zaouia s'était révélée puissante et rapidement populaire.

Sidi Mohammed El Hadj, le chef des Dilaïtes, devint le suzerain effectif et redouté devant lequel le divan de Salé-Rabat dut baisser pavillon.

Les Dilaïtes furent les maîtres incontestés des deux Salé et le vieux foyer des pirates s'éteignit, encerclé d'ailleurs, de toutes parts, par les possessions européennes. Dès l'avènement de Moulay Isiruil, le grand sultan contemporain de Louis XIV, les Anglais occupaient Tanger; les Espagnols Ceuta, Badiset Melilla; les Portugais Larache, Ar/ila et la fameuse El Maniora rivale des Salé en exploits de piraterie maritime. Moulay Ismaïl et ses successeurs s'efforcèrent à une politique de réalisation. Ils cherchèrent d'abord à recouvrer les villes maritimes et y réussirent, à l'exception de Ceuta et Melilla, puis travaillèrent à conserver l'intégrité de l'empire et à l'organiser d'après la méthode turque.

Il est fort probable que leur politique consista à éviter avec

l'Europe de nouveaux conflits et qu'ils ne durent pas encourager la piraterie qui pouvait amener des représailles de la part des Européens et de nouvelles guerres. Plus tard le développement des marines européennes, la police des mers mieux faite et avec des moyens plus puissants, la prise d'Alger, qui eut un immense retentissement, rendirent illusoire tout essai de retour vers les pillages fructueux, et le bombardement de 185 r, par une escadrille française, prouva aux Salétins que la menace de l'Europe n'était pas un vain mot, bien que ce bombardement peu efficace méritât le nom d'avertissement sévère plutôt que de bombardement, d'autant que les batteries de Salé ripostèrent énergiquement. L'escadrille, craignant un changement de temps, leva l'ancre dans la nuit, et les gens de Salé, étonnés de sa disparition subite, allèrent criant partout que les vaisseaux des Roumi avaient attiré sur eux la colère du prophète et que les abîmes insondables des flots s'étaient ouverts pour les engloutir.

Puis les deux villes vécurent la vie monotone et ralentie des vieilles cités marocaines décadentes et s'enveloppèrent du fanatisme et de la méfiance traditionnelle contre toute ingérence des Roumi dans leurs affaires.

Mais quelque chose survécut du naufrage de leur passé, ce furent l'amour du lucre et l'esprit des affaires, et c'est par là que l'Européen reprit contact avec ces milieux réfractaires. Les relations commerciales s'établirent peu à peu et bientôt, devant l'anarchie intérieure menaçante, la révolte des tribus, l'impuissance du pouvoir central, la France prit ce rôle de protectrice du Maroc qu'elle exerce maintenant, dans la plénitude de sa toute-puissance. Rabat et Salé, aujourd'hui, échappent à l'enlèvement physique et moral qui les menaçait, elles ont secoué leur poussière séculaire et s'acheminent lentement vers des destinées nouvelles.